

**THE MASKED MARAUDERS,
LE « SUPERGROUPE »
QUI N'A JAMAIS EXISTÉ... OU PRESQUE**

À la fin des années 1960, le critique rock Greil Marcus a le vent en poupe. Il écrit pour *Rolling Stone*, l'un des magazines les plus populaires de l'époque. Il est même chef de la rubrique chronique de disques, c'est lui qui décide quels nouveaux groupes vont avoir la chance d'être découverts par des milliers de personnes. L'époque est à l'émulation créative. Les albums de groupes déjà cultes sortent sans cesse : Pink Floyd, les Beatles, les Stones, les Doors... C'est également la période des « supergroupes » – également appelés *all-stars band* –, des musiciens célèbres qui se réunissent pour former un groupe censé être légendaire qui va, selon l'expression consacrée, envoyer du pâté. Il y a, bien sûr, Cream composé de Jack Bruce, Ginger Baker et Eric Clapton. Ou Crosby, Stills, Nash and Young qui regroupe en 1968 David Crosby des Byrds, Stephen Stills et Neil Young de Buffalo Springfield et Graham Nash des Hollies.

Un soir avec des amis, Greil Marcus se demande quel pourrait être le supergroupe qui marquerait l'époque. Ils fantasment alors sur une réunion entre Bob Dylan, Mick Jagger, John Lennon et Paul McCartney. Puis l'idée lui vient : et s'il écrivait une fausse chronique du premier disque de ce groupe ? Il invente alors deux titres *Cow Pie* et *I Can't Get No Nookie*, parodie vulgaire de *I Can't Get No Satisfaction*, et met au parfum son rédacteur en chef qui trouve l'idée amusante. Le groupe s'appellera The Masked Marauders. Pour pousser plus loin le canular, en concertation avec le directeur artistique de la revue, ils créent un logo de label (Diety Records, soit « les disques alimentaires ») et une pochette de disque affichant la photo noir et blanc de Sharon Tate dans *Le Bal des Vampires*. Il décide de signer la chronique du pseudo de T.M. Christian, le nom du personnage malicieux du roman *Magic Christian*. Marcus pense alors avoir disséminé assez d'indices pour que tout le monde remarque la supercherie. Mais pas du tout, explique-t-il, la seule personne à avoir compris la blague fut son frère.

À la sortie de la chronique, c'est la cohue. Les fans appellent à droite à gauche pour savoir où l'on peut se procurer ce super album. Les disquaires sont en première ligne et attendent impatiemment de recevoir la galette. Les managers et directeurs des labels respectifs des artistes cités sont également très sollicités, mais n'ont aucune information. Ils finissent par appeler *Rolling Stone* pour savoir ce qu'il en retourne. Puisque les blagues les plus courtes ne sont pas nécessairement les meilleures, Marcus contacte des amis musiciens

pour qu'ils enregistrent les chansons imaginées dans la chronique. Ce qu'ils font bien volontiers en imitant les voix des artistes. L'ensemble est jugé plutôt correct, même si les paroles de Marcus sont assez « dégueullasses », et les voilà qui démarchent les radios locales pour qu'elles commencent à diffuser les titres. Entre-temps, le magazine prévient ses lecteurs que tout ceci est une vaste blague, mais l'info n'arrive pas à tout le monde et de nombreux auditeurs continuent de croire en ce « supergroupe du siècle ». D'ailleurs, ce qu'ils entendent confirme que c'est bien eux, disent-ils. La chose échappe alors à Greil Marcus : les musiciens qui ont enregistré les deux titres signent avec Warner Bros et enregistrent d'autres titres pour faire un album... qui se vend à 100 000 exemplaires. Quand même. Marcus n'est même plus crédité pour les textes, ils sont bien signés The Masked Marauders. Le faux groupe est devenu un vrai groupe. À la fin du dernier titre, on entend les musiciens crier en chœur : « This is a joke ! » pour ceux qui n'avaient pas encore compris. Les notes de pochette de l'album, confiées évidemment à Greil Marcus, sont un monument de drôlerie : « Des experts de premier plan estiment que l'industrie de la musique est désormais à 90 % de battage médiatique et à 10 % de conneries, les Masked Marauders sont allés bien au-delà. Leur musique n'a pas besoin de battage médiatique. Ils transcendent l'essence même de la connerie pour laquelle le public paie des millions chaque année. Dans un monde d'imposture, les Masked Marauders sont vraiment l'authentique symbole ».

LES SUCETTES ET LE BANANA SPLIT **— ATTENTION, DOUBLE SENS !**

La pop française a toujours été truffée de doubles sens – sexuels, évidemment. Le champion en la matière reste Serge Gainsbourg qui a fait chanter à une France Gall toute ingénue : « Pour quelques pennies, Annie / A ses sucettes à l’anis / Lorsque le sucre d’orge / Parfumé à l’anis / Coule dans la gorge d’Annie / Elle est au paradis ». La pauvre ne comprenait pas la malice derrière le texte, ce qui faisait exulter Gainsbourg. En avril 1967, sur un plateau télé, il lui demanda si elle avait saisi le sens de cette chanson. « C’est une petite fille qui aime bien les sucettes qu’elle achète au drugstore pour quelques pennies. Et puis c’est tout, non ? » « D’accord. Épatant », avait-il répondu, l’air moqueur. Il aimait aussi rappeler que, plus tard, lorsque les journalistes demandaient à France pourquoi elle ne chantait plus *Les Sucettes*, elle répondait : « ce n’est plus de mon âge ». « Ça prouve qu’elle n’a toujours pas compris ! » ricanait le dandy. 1972, rebelote avec *Les Petits Ballons*, toujours signé Gainsbourg : « On me gonfle avec la bouche / À la taille que l’on veut / Puis après le bouche-à-bouche / On fait ce que l’on veut de moi / Mais rien ne me touche / Je n’éprouve aucune émotion / Je ne frémis que si l’on touche / À mes petits ballons ».

Si la chose peut prêter à sourire, la chanteuse Lio n’a pas vraiment apprécié la façon dont France Gall avait été humiliée à l’époque. « Je trouve que ce qu’on a fait à France Gall, c’est dégueulasse. On s’est foutu d’elle !

Je me souviens d'une émission où elle avait dit avec les larmes aux yeux qu'elle avait perdu foi dans le monde des adultes, quand elle a compris que son père, puisque c'était son producteur, et Gainsbourg l'avaient mise dans ce Scopitone avec des sucettes en forme de gland. Quand elle s'est aperçue de ça après, ça a été vraiment dur. Je trouve que ça ne se fait pas. » Et Lio sait de quoi elle parle, puisque en 1980 elle a chanté le fameux *Banana Split* dont le double sens renvoie immanquablement aux *Sucettes* d'Annie. « Baisers givrés sur les montagnes blanches, nanana / On dirait que les choses se déclenchent, nanana / La chantilly s'écroule en avalanche / C'est le dessert que sert l'abominable homme des neiges / À l'abominable enfant teenage ». Elle avait alors 16 ans et un look de lolita. En 2022, la chanteuse revient sur cet épisode et regrette d'avoir chanté ce qui restera pourtant comme l'un de ses plus gros tubes. « Contrairement à France Gall, je savais ce que voulait dire *Banana Split* quand je l'ai chantée. Mais je comprends désormais que je ne le savais pas tant que ça. Je sais que j'ai totalement ouvert la porte aux pédocriminels et que j'ai apporté de l'eau à leur moulin. Je m'en aperçois aujourd'hui. Je pense qu'on peut me pardonner parce que, vraiment, à ce moment-là, je ne voyais pas que j'étais totalement complice de ce traitement infâme pour les jeunes filles et les jeunes femmes. J'avais le sentiment que je jouais avec quelque chose qui était tabou. Et je trouve que tout ce qui est tabou, il faut un peu le bousculer. »

DAVID BOWIE — UNE FASCINATION TROUBLE POUR HITLER

C'est un véritable scandale qui s'affiche en photo dans la mythique revue musicale anglaise *NME* en ce beau mois de mai 1976. David Bowie, juché sur le siège arrière d'une Mercedes décapotable, saluant ses fans venus en nombre fêter son retour – l'homme vivait alors sa période berlinoise – d'un geste que beaucoup interprètent comme un salut nazi. La photo est assortie d'un article intitulé « Heil and Farewell », histoire d'enfoncer le clou. L'intéressé jure que tout ceci n'est qu'un trucage éhonté, une photographie capturée au mauvais moment, mais le mal est fait : les suspicions sur les idées troubles du génie Bowie s'intensifient. La faute à l'artiste lui-même en premier lieu. Lors de plusieurs interviews données dans la peau d'un personnage de sa création, le *Thin White Duke* (un duc blanc et maigre « très aryen et fasciste »), l'interprète de *Golden Years* s'amuse à brouiller les pistes, histoire de choquer. « J'aimerais entrer en politique. Je le ferai un jour. J'adorerais être Premier ministre. Et, oui, je crois très fermement dans le fascisme. La seule façon dont nous pouvons accélérer le pourrissement du libéralisme est d'accélérer la progression d'une droite dictatoriale totalement tyrannique et d'en finir aussi vite que possible. Les gens ont toujours répondu avec une plus grande efficacité sous une direction autoritaire. Le libéralisme est une perte de temps avec ce genre de question : "Eh bien, maintenant, quelles idées avez-vous ?" Montrez-leur juste ce qu'il faut faire, pour

l'amour de Dieu. Si vous ne le faites pas, rien ne sera fait. Je ne supporte pas de voir les gens perdre leur temps. La télévision est la plus belle réussite fasciste, inutile de le dire. Les rockstars sont des fascistes, aussi. Adolf Hitler était l'une des premières stars du rock. » À peu près à la même époque, le journaliste Cameron Crowe a également interviewé Bowie pour un article baptisé « Ground Control to Davy Jones » pour le magazine *Rolling Stone*. Selon une version en ligne de cet article, Bowie a déclaré qu'il « aurait pu être Hitler en Angleterre » et qu'il serait un « excellent dictateur – très excentrique et assez fou ».

Et puis, il y a ces rumeurs dont on n'a jamais su si elles tenaient de la réalité ou de la légende. Par exemple, Bowie photographié devant le bunker d'Hitler par Andy Kent qui lui jure de ne jamais diffuser la photo. Ou toujours Bowie qui se serait fait arrêter à la frontière russo-polonaise avec des reliques et livres nazis dans ses bagages. Rien que ça. En 1977, l'artiste revient sur son supposé salut nazi dans la presse : « Cela ne s'est pas produit. J'ai fait signe. J'ai juste fait signe. Crois-moi. Sur la vie de mon enfant, j'ai agité le bras. Et le bâtard m'a attrapé. [...] Comme si j'étais assez stupide pour faire une cascade comme ça. Je suis mort quand j'ai vu la photo... » Dont acte : des années plus tard, le photographe du cliché semble reconnaître qu'il s'agissait plus d'un acte malveillant de la part du magazine que de la vérité. Pour le reste : la drogue. Le chanteur consommait à l'époque une quantité quasi irréaliste de cocaïne, ce qui ne le rendait plus maître de lui-même. Mais il y avait bien une fascination, racontent ses proches après sa mort. « Il ne les admirait pas, ne les

aimait pas, mais il était fasciné par eux », explique l'un de ses amis, Glen Hughes. « Il ne voulait que regarder encore et encore des films à propos des nazis. » On n'a connu passion plus saine. En 1993, l'interprète de *Let's Dance* concluait : « Mon intérêt venait du fait qu'ils étaient censés être venus en Angleterre avant la guerre pour trouver le Saint Graal à Glastonbury... l'idée qu'il s'agissait de mettre les Juifs dans des camps de concentration et de l'oppression des différentes races a complètement échappé à mon extraordinaire nature merdique à ce moment-là ». On ne saurait mieux dire.

CLAUDE FRANÇOIS — DES LÉGENDAIRES

NOTES DE SERVICE TYRANNIQUES

C'est un fait, Claude François n'était pas réputé pour être un patron très aimable avec ses collaborateurs. Exigeant et pointilleux envers eux comme il l'était envers lui-même, il gratifiait ses employés (techniciens, danseuses, assistants, chauffeurs...) de notes de service bien salées dans lesquelles il faisait preuve d'un autoritarisme assez hallucinant. Ces notes enregistrées via un petit dictaphone qu'il gardait toujours sur lui étaient retranscrites sur du beau papier à en-tête (« groupe Claude François – Disque Flèche ») par un assistant-scribe (surnommé Obélix) et posées sur le bureau de chacun pour que lorsqu'ils arrivaient le matin au boulot, ils sachent à quoi s'en tenir. C'est l'excellente revue *Schnock* qui a ressorti, il y a quelques années, ces petits trésors de cruauté. À un certain Gérard, son chauffeur : « J'aimerais que tu cesses

de dérégler le siège du chauffeur de ma voiture à chaque fois que tu l'empruntes et puis j'aimerais aussi que tu ne touches plus au rétroviseur intérieur aussi bien qu'extérieur. Tu dois t'efforcer d'adopter ma conduite, même si nos jambes n'ont pas la même longueur, elles n'auront de toute façon jamais la même longueur ». Ouille !

Avec Sylvie, une assistante qui s'occupe notamment des Clodettes, il se montre plutôt tatillon, dirons-nous, sur le budget « cintre » de la troupe : « Retiens d'office aux Clodettes, au prochain gala, 10 F parce qu'elles ont perdu 2 cintres à 5 F. Comme cela, elles feront plus attention. Elles ont gardé le cintre en bois, je suppose, et elles ont rendu cela sur un cintre en plastique merdeux, merde. En plus, je ne fais payer que le cintre et pas la commission parce qu'il faut payer le déplacement pour aller chercher des cintres. Alors, livrés à domicile, merde, cela suffit... » C'est compris, les Clodettes ? Un sou est un sou ! L'interprète du *Lundi au Soleil* a établi un barème détaillé d'amendes pour chaque faute : un collant troué, une perte de pilules autobronzantes ou un cirage oublié et hop, un petit mémo assassin : « Sylvie, je voulais te transmettre une fois de plus, mais très profondément, ma haine la plus absolue ».

Et puis, il y a Guy Floriant, son directeur artistique, qui en prend littéralement plein la tronche. Alors que Floriant est en clinique suite à un burn-out en 1976 : « Alors ? Finies les vacances ? Fainéant ». Ou encore : « Con, con, con, tu es con ! Dieu sait comme tu es con ! C'est un métier d'être con comme ça ! Je suis épaté, je l'avoue. Peut-on apprendre à être con ? Tu as certainement beaucoup travaillé pour en arriver là. Bref, au risque de me répéter,

tu es con. PS : et ne me traite surtout pas de raciste ». Et n'oublions pas son chef-d'œuvre, une note lapidaire où Cloclo montre qu'il y a une chose avec laquelle on ne rigole pas dans la vie : les cassettes non rembobinées. « Lis bien cette note car je ne plaisante pas l'ombre d'une seconde. Je ne tolérerai plus jamais que tu oses me donner des cassettes non rembobinées à leur départ. C'est la dernière fois de ta vie que tu le fais. Je te préviens : je ne plaisanterai plus. La prochaine fois, tu seras surpris. Il y aura cette fameuse différence de pénalité avec la faute que personne ne comprend jamais parce qu'on ne se rend pas compte que ce n'est pas la faute elle-même que je juge mais les innombrables fautes répétées que je juge d'un seul coup pour la même faute. Même si elle paraît ridicule sur le moment, ce sont toutes les autres en même temps que je sanctionnerai. Donc je te préviens : plus jamais de bobines non rembobinées jusqu'au bout. Je te préviens pour la dernière fois de ta vie. » Et tout cela écrit en lettres majuscules ! Beaucoup moins drôle, il joint parfois le geste à la parole : il arrive au chanteur de frapper ses collaborateurs, notamment en sortant de scène, où il se défoule sur le premier venu, gardes du corps, techniciens et musiciens en tête. Une danseuse raconte avoir été giflée sans raison ou un assistant s'être pris un cintre (décidément !) en pleine poire, car il avait mal repassé une chemise. L'excitation redescendue, pris de remords, il essaie parfois de se faire pardonner en offrant fleurs et montres de luxe. Une maigre consolation pour des années à subir une « cruauté mentale gratuite et humiliante », comme le décrivait une Clodette.

BUSINESS IS BUSINESS — QUAND MICHAEL JACKSON LA FAIT À L'ENVERS À PAUL MCCARTNEY

Début des années 1980, Michael Jackson se rend à Londres pour retrouver son ami Paul McCartney. Les deux légendes se connaissent bien, ils ont notamment enregistré le single *The Girl is Mine* qui a cartonné. Cette fois, ils remettent le couvert aux studios d'Abbey Road pour *Say Say Say*, chanson prévue pour l'album solo de Paul *Pipes of Peace*. Le soir, Bambi est invité à dîner dans le très chic manoir où habitent Paul, Linda et les enfants. Linda est en cuisine, Michael et Paul papotent dans le salon. De quoi peuvent discuter deux popstars avant le souper ? D'argent, pardi ! Michael explique qu'avec le succès de *Thriller*, son compte en banque commence à craquer de partout. Il ne sait pas quoi faire de ce flot de liquidités qui ruissellent, ne sait pas où investir. Paul lui confie sa petite lubie financière : il a racheté les droits d'un petit paquet de chansons et cet investissement lui rapporte pas moins de 40 millions par an. Un bon filon, lui dit-il en lui montrant un petit carnet où il a dressé la liste des titres qui, à chaque fois qu'ils sont diffusés ou joués en live, lui rapportent de quoi mettre du caviar dans les épinards. Il y a, par exemple, *Everyday* de Buddy Holly ou l'incontournable *Over the Rainbow* d'Harold Arlen. Michael écoute attentivement, prend des notes. Ce dont Paul ne se doutait pas, c'est que quelques années plus tard, le *King of Pop* allait appliquer à la lettre ses conseils... en rachetant l'intégralité des droits des chansons des Beatles, à